

Dimanche 24 août

9h30 - 12h30 ateliers de l'Université d'été

14h lecture

Le charme obscur d'un continent

de Händl Klaus (Autriche)
Texte français de Henri Christophe (Maison Antoine Vitez)
dans la cadre de Trait d'Union
Dirigée par David Lescot
-Cellier-

16h table ronde

« La circulation des textes dramatiques dans le théâtre européen »

avec la participation de la SACD
-Salle Jean- François Lallemand-

18h lecture

Bobine et Mikado de Adeline Picault
bourse de création du CNL
Dirigée par Eric Lehembre, assisté de Nadège Coste
-Espace Saint Laurent-

20h45 fiction radiophonique- France Culture

Ma femme de José Maria Vieira Mendes
(Portugal)
Texte français de Onlida Gil (Maison Antoine Vitez)
dans le cadre de Trait d'Union
Dirigée par Michel Didym, assisté de Maya Boquet
Mise en onde : Michel Sidoroff
- Amphithéâtre -

22h30 projection

Hervé Blutsch à la crèche
- Chapiteau-

00h Concert

The Rock Weeds
- Chapiteau-



la me^{ec} présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Friser l'olympisme

La mousson d'été souffle vers la terre. Et nous sommes là, bien vivants, le vent caressant nos visages et nos cheveux épars. Chaque année, depuis maintenant plus de dix ans, la Mousson rénove les vœux, accompagne les vocations, soutenant la respiration de la création contemporaine ; réaffirmant haut et fort son inextinguible credo : faire vivre le théâtre d'aujourd'hui, favorisant l'éclosion du théâtre de demain.

Et ce n'est pas chose facile en ces temps de rigueur, de récession économique généralisée, à défaut d'être clairement annoncée et reconnue par nos dirigeants : flambée du pétrole à la pompe, du prix des matières premières et réduction de l'espace culturel. Car nous vivons une drôle d'époque, sans doute rarement aussi libre mais, en même temps, tellement cadenassée. On ne vous l'a jamais faite celle-là : « A quoi ça sert la culture ? Ce n'est pas ça qui fait bouffer. » Et pourtant s'ils savaient...

France, Estonie, Slovaquie, Espagne, Autriche, Portugal, Luxembourg, Egypte, Finlande, Chypre, Italie, un cours de géographie improvisé ? Non, simplement la géographie théâtrale de la Mousson d'été 2008.

Tandis que la planète a les yeux rivés vers Pékin pour les nouveaux jeux du cirque, sans dopage, favoritisme d'aucune sorte (cela va sans dire), les gens de Mousson à l'Abbaye des Prémontrés relèvent le défi d'une certaine utopie mussipontaine universelle. Les auteurs, les comédiens, les musiciens, les techniciens, les journalistes, les enseignants, les étudiants de l'Université d'été, tous mus par une semblable énergie, rendent vivante et tenace cette douce utopie théâtrale. Parce que c'est ça la Mousson, une convergence de pensée(s), de talents, au service d'une cause unique et supérieure : combattre l'indifférence, lutter *mordicus*, contre vents et marées, face à la présumée désuétude, la mise au rebut des écritures contemporaines.

Et il n'est pas question de médailles ici, encore moins de podium. La France, paraît-il, manque d'or à Pékin, mais à Pont-à-mousson nous avons notre vif argent : le verbe d'un auteur. Car comme le dit l'adage hébreu : « La parole est d'argent mais le silence est d'or ». Paroles des acteurs portant celle d'un auteur, et silence des festivaliers face à la scène, dans un certain recueillement qui n'en oublie pas pour autant de solliciter les zygomatiques. Et cette odyssée de la parole dramatique se fait ensemble, tous ensemble, car le théâtre, quoi qu'en dise, reste un sport collectif, d'équipe.

Enfin, spéciale dédicace aux étudiants de l'Université d'été qui vont entrer dans le dur. Après un léger échauffement, il est temps pour eux maintenant de fournir leur effort avant de couper la ligne d'arrivée, exténués. Alors certes, ils ne décrocheront peut-être pas de breloques mais ils auront tenté de friser l'olympisme, l'Idéal olympien d'un théâtre contemporain décomplexé sur les bords de la Moselle...

JEH

n°3

24 août 2008

sommaire :

Editorial

Le charme obscur d'un continent
Händl Klaus

La circulation des textes dramatiques dans le théâtre européen

Bobine et Mikado
Adeline Picault

Ma femme
José Maria N'Veira Mendes

Programme du jour

REDACTION

Olivier Goetz
Jean-Édouard Hostings
Charlotte Lagrange

GRAPHISME
Xavier Gorgol



Ma femme

de José Maria Vieira Mendès

Des tas de journaux, un paquet de moustiques, et quatre personnages : NUNO, son père, sa mère, et sa femme LAURA...

Du silence... Pourquoi restent-ils là ? Et pourquoi restent-ils là, ensemble ?

Ils se sont mariés, *ah oui, c'est vrai*, LE PÈRE a déjà oublié... *Mais pourquoi ?* Il lui avait déjà posé la question le jour du mariage. LAURA n'avait pas répondu. Aujourd'hui, elle le dit, elle aime NUNO, c'est pour ça qu'elle s'est mariée avec lui. Et s'ils se remariaient ? NUNO aimerait redemander LAURA en mariage. Après tout, cela remplirait le vide. Peut-être cela redonnerait-il un sens à leur vie commune et à ces vacances familiales d'un inquiétant ennui.

Mais on parlait de quoi déjà ?

Alors on répète... *On parlait de la BMW, mais on peut aussi parler d'autre chose...* C'est ALEXANDRE, l'ami de Nuno, qui arrive enfin. On ne l'attendait plus. Il est là, il observe et c'est tout. Sa présence silencieuse fait parler les autres qui ressassent et répètent encore indéfiniment. LA MÈRE lui explique : *C'est pour ne pas oublier les choses...*

Répéter, c'est se souvenir vers l'avant et regarder en arrière, c'est comme pisser dans un violon, ça c'est LE PÈRE qui précise...

Un borbier, ils sont dans un borbier entouré de moustiques. C'est une image bien sûr... Mais quelqu'un a oublié de fermer le robinet qui est maintenant à sec... Alors les moustiques affluent, les personnages se font piquer et ils croupissent. Pourtant une chose n'a pas encore été évoquée : depuis 3 mois, LAURA est enceinte... Une expérience *unique*. Mais une nouvelle journée commence, pareille à la précédente. Les discussions se ressemblent, les phrases aussi ; et la ritournelle repart : *du vin, ça me fait mal, la BMW, tu aurais du venir au marché, tu me files une cigarette, tu me l'as déjà dit...*

Comment sortir de la répétition ? Faire la révolution ? Même l'appel incessant du PÈRE à l'action semble n'être qu'un ressassement d'une ancienne révolution, 68 peut-être ? En deux actes qui se répondent en miroir, les mots et les phrases se font échos avec de légères modifications. C'est un jeu qui confine à l'absurde, une boîte à musique dans lesquels les personnages font des tours sur eux-mêmes. Ou plutôt une boîte à monstre qui finit par éveiller le rire à force de l'ouvrir et d'en voir sortir la même figure angossante...

Dans cette boîte en forme de maison de famille, le mécanisme d'une figurine centrale se grippe. NUNO le savait, *les femmes ne sont pas faites pour qu'on les oublie...* Pourtant c'est devant ses yeux que sa femme, LAURA, se débat dans la répétition, cherche la différence. *Je pensais que ton sang était différent*, dit-elle à NUNO. Mais NUNO et son père se ressemblent jusque dans leur désir pour LAURA. Une urgence à sortir, mais pour aller où ? A la plage, comme la veille ? Dans le ventre, une expérience *unique* qui pourrait devenir répétition banale... Un drame familial se trame dans ce borbier surréaliste...

C.L.



phare pour les nouvelles écritures de langue allemande. Il y a un temps de suspension... Je me suis battu pour maintenir ça dans l'édition française, conformément à la version d'origine. Il y a un grand nombre d'enchaînements inattendus dans le texte et il n'est pas du tout évident de savoir dans quel sens ça se lit, avec ces phrases sans signes de rupture... Il y a aussi des phrases emboîtées les unes dans les autres... Il fallait traduire, tout en conservant cette décomposition topographique, pour obtenir ce phénomène souhaité par l'auteur, ce côté énigmatique pour le lecteur comme pour le comédien. Ce qui est étonnant, à la lecture, c'est que, lorsque les comédiens prennent cette chose-là en main, tout devient extrêmement limpide, malgré les difficultés du texte. Et ça, c'est grâce au rythme de la langue.

L'autre grande difficulté du texte c'est la partie scientifique. Klaus s'est fabriqué tout un discours sur la photosynthèse qui est l'origine de la vie. Ce propos nourrit tout un dialogue entre les deux femmes (Mathilde et Corinna), probablement une mère et sa fille (je dis « probablement », parce qu'on ne sait jamais ce qui est vrai de la relation entre les différents personnages...). Ce texte de teneur scientifique est rigoureusement informé ; l'auteur l'a fait vérifier par des scientifiques. J'ai dû faire de même pour ma traduction, je l'ai donnée à relire à un vieux physicien et à une chimiste. Or, ce texte, dont on a l'impression qu'il est impénétrable, devient comme une pure poésie et, ce qui est extraordinaire, c'est qu'il t'éclaire, finalement, sur les rapports physiques et chimiques fondateurs de la vie et de l'existence. En allemand, c'est peut-être plus facile qu'en français, parce que les Allemands, dans leurs énoncés scientifiques, utilisent un vocabulaire qu'on peut comprendre directement. Mais les Français sont habitués à l'usage d'un vocabulaire spécifique et, finalement, on arrive aussi très bien à comprendre. Cette langue est une sorte de musique, de poème qui arrive comme ça, avec une très grande jouissance du mot et de l'intelligence qui s'associent pour permettre une pénétration extraordinaire des choses de la vie. D'ailleurs, ce n'est pas seulement un monologue. Mathilde, la mère, transmet à sa fille, pendant cinq pages d'une jubilation croissante, cette science merveilleuse. Or, la fille veut parler de la mort, mais la mère ne la laisse pas parler. Ce qui est extraordinaire, c'est que Corinna, la fille, parvient tout de même à suivre parfaitement le fil du discours, et à s'y intégrer par des assertions qui sont parfois très drôles.

Autre difficulté, qui n'en est pas vraiment une non plus, c'est tout un passage en finlandais. Mathilde a vécu en Finlande, elle retrouve un homme (Joachim) qu'elle a connu étudiante et elle commence à lui raconter une histoire de tombes qu'on creuse au printemps, parce que lorsque vient l'hiver, la terre est gelée et on ne peut plus faire de trous... Elle se met naturellement à parler en finlandais... Avec l'histoire des lézards qui survivent à leur congélation, ce sont des choses merveilleuses que l'auteur a complètement inventées... Lorsque le récit se fait dans cette langue étrangère, il y a quatre minutes de texte que les acteurs doivent apprendre par cœur, de manière phonétique généralement, comme si c'était de la musique. Mais c'est une des clefs de l'écriture de Händl, ça s'applique, exactement de la même façon, à sa propre langue. C'était très excitant de faire passer tout ça en français.

T.C. : *Serais-tu d'accord pour dire qu'il y a dans cette écriture une sorte de paradoxe ? Elle est à la fois assez classique et très contemporaine.*

H.S. : *Oui, je serais assez d'accord pour dire qu'il y a quelque chose de classique, notamment dans l'épaisseur et la profondeur des personnages. Il est assez rare, dans le théâtre contemporain, qu'on puisse rester si longtemps à en discuter, formulant des hypothèses, cherchant à élucider une vérité qui, toujours, échappe... On*

retrouve également cela chez un auteur que Händl admire et auquel il ressemble, par certains aspects, Bernard-Marie Koltès... Mais ce qui est très moderne, c'est cette ouverture du sens, et ce souci constant de la musicalité. Händl Klaus est très perfectionniste, c'est un auteur qui travaille énormément, qui n'est jamais content de lui, c'est pourquoi il peine énormément à honorer dans le temps imparti les commandes que lui passent les théâtres. Il voudrait être tout à fait indépendant.

Il travaille aussi au cinéma, il vient de faire un film, *Mars*, dont on a appris aujourd'hui qu'il a été primé, à Sarajevo ! C'est son premier film de fiction, réalisé avec des bouts de ficelles, des emprunts, une aventure comme il en existe encore au cinéma. Le sujet en est très difficile, c'est l'histoire de trois garçons de 18 ans qui se suicident ensemble...

T.C. : *Comment décrirais-tu l'auteur du Charme obscur...*

H.S. : *C'est une personnalité très attachante. Klaus est très ancré dans son territoire, le Tyrol. Et la Suisse, où il est installé, à côté de Bienne. Il a aussi une chambre de bonne à Vienne, et quelque chose de semblable à Berlin ; il passe sa vie dans le train, c'est là qu'il écrit ! Sa cave, en Suisse, regorge de notes manuscrites, il y en a des tonnes, car il écrit tout le temps. Ça devient des œuvres... Il écrit de la prose aussi, mais il prend beaucoup de temps pour faire aboutir les choses. Il voudrait pouvoir ne plus accepter de commandes, parce que le stress devient insoutenable. Mais, dans l'industrie théâtrale allemande, la commande est la bienvenue. Les droits qui viennent d'une pièce comme celle-ci ne permettent pas de vivre, hélas ! Pourtant il est traduit, en français, en espagnol, il est joué au Chili... Que dire d'autre ? Une particularité amusante, c'est un grand pâtissier ! Quand je l'ai invité, pour la seconde fois, à Muhlein, il a fabriqué des *Buchtel* ! C'est comme des beignets fourrés à la confiture... Et lorsqu'il a été élu meilleur jeune auteur de langue allemande par la revue *Theater Heute*, il a donné un texte qui était la recette des *Buchtel*. Autre détail pittoresque, il tient beaucoup à placer son nom avant son prénom, comme on le fait au Tyrol. C'est quelque chose qui choque un peu les Français, mais il y tient, à cause de la structure rythmique ; il faut dire Händl Klaus, et imposer cette particularité aux éditeurs !*

(Propos recueillis par Olivier Goetz)



Le charme obscur d'un continent

Händl Klaus (Autriche)

Le texte est composé de trois dialogues opposant, successivement : un propriétaire (Joachim Hufschmied), et son (ex) locataire, le docteur Corinna Schneider ; Corinna et sa mère (Mathilde Schneider), scientifique de haut vol, chercheuse en botanique ; et, enfin, Mathilde et Joachim. La structure de la pièce témoigne, d'emblée, d'un souci de composition très « musical » : AB, BC, CA. Les dialogues sont écrits dans une langue extrêmement fluide, le fil de la parole circule d'un personnage à l'autre, presque sans interruption ni rupture. Une phrase, commencée par un locuteur, se poursuit dans la bouche de l'autre, avant d'être reprise par le premier, avec diverses possibilités de bifurcations. La polyphonie ouvre ainsi le champ à une étonnante polysémie. À différentes reprises, le rythme serré des dialogues croisés est interrompu par de grandes tirades que l'on peut considérer comme des « airs », car elles n'ont pas pour fonction de faire avancer l'action...

L'intrigue (car il y en a une, mais dont l'enjeu ne cesse de glisser d'une scène à l'autre et, même, à l'intérieur des scènes) se dérobe au fur et à mesure que la pièce évolue, l'auteur prenant un malin plaisir à égarer le lecteur (le spectateur ?) sur des pistes qui seront souvent abandonnées en cours de route... Dans le premier dialogue, elle repose sur un personnage qu'on ne verra jamais – et pour cause – puisqu'il semble bien qu'il ait fait l'objet d'un crime... Mais le nœud du « problème » se déplace, au cours du second dialogue, dans la relation entre la mère et la fille. Enfin, dans la dernière partie, la rencontre de Joachim et de Mathilde, si elle se présente comme une scène de « reconnaissance », n'apporte, en aucun cas, la « résolution » dont l'auteur, de toute évidence, n'a pas souhaité clore son drame.

Une pièce-phare pour les nouvelles écritures de langue allemande...

Entretien avec Heinz Schwarzinger, traducteur

Grand spécialiste du domaine germanique, traduisant aussi bien de l'allemand vers le français (Kleist, Horvath, Heiner Müller, Arthur Schnitzler, Werner Schwab, Elfried Jelinek et beaucoup d'autres) que du français vers l'allemand (Corneille, Jarry, Düringer, Llamas, etc.), Heinz Schwarzinger signe, sous le nom de Henri Christophe, la traduction du texte de Händl Klaus, *Le charme obscur d'un continent*, présenté aujourd'hui à la Mousson, dans une lecture dirigée par David Lescot. Nous avons profité de sa présence à Pont-à-Mousson pour l'interroger sur la pièce, sur son auteur et sur la question de la traduction.

Temporairement Contemporain : Pour commencer, j'aimerais que tu nous dises comment et pourquoi tu en es venu à traduire cette pièce de Klaus Händl. Quelles sont les qualités que tu lui reconnais ?

Heinz Schwarzinger : C'était une rencontre que j'ai faite au *Stücke-festival* de Mülheim, qui a lieu depuis 30 ans, et où son primés des textes d'auteurs contemporains. Klaus était invité à cette manifestation, il y a trois ou quatre ans, avec une pièce intitulée *Sauvages – Homme aux yeux tristes*, que j'ai trouvée formidable. Je l'ai alors invité à une rencontre de traducteurs que j'organise, tous les deux ans, à Mülheim, où l'on envisage la traduction de deux ou trois auteurs de langue allemande dans les directions les plus improbables : vers le finlandais, le japonais, le coréen... Nous avons commencé à discuter de son écriture et de sa pièce. *Sauvages* a été traduite dans le cadre d'un programme de l'I.T.I. (*International Theatre Institute*), un centre extrêmement actif partout dans le monde. Lors de ces rencontres, on travaille intensément sur les textes, et certains traducteurs s'enflamment pour certains textes...

T.C. : Tu t'es enflammé...

H.S. : Oui, je me suis enflammé ! Mais c'est une jeune Française qui a été retenue pour traduire *Sauvages*. Comme je collaborais, à cette époque, avec le théâtre Le Plessis, à Tours, nous avons passé un an sur des questions de traduction, à partir de *Sauvages*. À la fin de cette année de travaux, nous avons fait une lecture scénique qui était très réussie. À la suite de quoi, j'ai proposé à Klaus de travailler sur sa prochaine pièce : *Dunkel lockende Welt*. Le titre reprend celui du texte de Karen Blixen cité dans la pièce et que les Français connaissent comme *La ferme africaine* ou, plus souvent encore, comme *Out of Africa*, à cause de l'adaptation cinématographique... Ça ne collait pas, en français ! nous avons dû nous creuser la tête... J'ai proposé *Le charme obscur d'un continent*, titre dont je suis assez content et qui a satisfait Klaus, également...

T.C. : Je me demandais, justement à quel continent le titre faisait allusion...

H.S. : La référence à Blixen suggère le continent africain, mais c'est très ouvert, on pense au titre de Bunuel, *Le charme discret de la bourgeoisie*, et à tous les continents qu'on veut. On peut aussi évoquer le « continent noir » freudien, puisque les femmes jouent un rôle capital dans le texte...

Pour revenir à l'histoire de cette traduction, j'ai demandé à la Maison Antoine Vitez de soutenir le projet, ce qu'elle a accepté de faire, et je me suis mis au travail. Nous avons fait plusieurs séances avec l'auteur, qui parle très bien français, car c'est un texte d'une grande complexité, notamment à cause de sa musicalité, à laquelle Händl Klaus tient énormément, avec ses séquences rythmiques, ses rimes, et la brièveté des phrases. La difficulté vient de ce que la langue française accepte difficilement les interruptions ; elle a tendance à placer des signes de ponctuations là où il n'y en a pas dans le texte source. Je crois que c'est une pièce-



Université d'été

Rencontre très formelle avec Jacques Albert

Hier, l'auteur de *Sig Sauer Pro* a rencontré ses auditeurs de la *Mousson d'été*... Comme chaque année, c'est Jean-Pierre Ryngaert, directeur de l'Université d'été, qui a ouvert ce premier dialogue dans un cadre très formel...

Les règles sont énoncées d'emblée, et le jeu peut commencer par des questions appelant les réponses de l'auteur, puis la lecture par trois personnes des textes qu'ils ont écrit en réaction à l'enregistrement radiophonique de la veille, et enfin l'expression simple des opinions et des sentiments de chacun sur *Sig Sauer Pro*... Le but du jeu : élargir les *encyclopédies personnelles* en multipliant les points de vue possibles sur l'œuvre.

QUESTIONS

Public : Est-ce que vous avez déjà été édité ?

Jacques Albert : Mon premier texte, *Dieu t'aime*, a été édité à L'Harmattan en 2006. Il y a des liens avec *Sig Sauer Pro* comme l'accumulation de situations a priori pas forcément théâtrales. Mais elle était plus crue, plus directe au niveau de la structure.

P. : Et avez-vous d'autres activités hormis auteur ?

J.A. : J'appartiens à un collectif de quatre personnes : un architecte, un comédien, un musicien et moi qui suis danseur et auteur. Nous sommes en résidence à Main d'œuvre, à St Ouen où on travaille plutôt sur des formes hybrides, à partir de créations totales où il ne s'agit pas de mettre en scène un texte mais un objet théâtral. Je participe donc au travail en amont, puis pendant la création, je suis danseur. Depuis deux ans, j'ai aussi repris des études de sociologie, et j'entre en M2 l'année prochaine.

P. : Avez-vous entendu la création d'hier soir (mise en onde réalisée par Michel Sidoroff pour France Culture) ? Quel nouvel aspect de la pièce ou nouveau regard sur elle la création a-t-elle apporté ?

J.A. : Par rapport à la lecture silencieuse, beaucoup de gens ont repéré le côté scénaristique de l'écriture. D'un côté, ça poussait le côté fictionnel de la pièce, dans le sens où pour signifier un besoin de marquer clairement les choses, on entend un aboiement. Et, avec le casque, ça crée quelque chose de très intérieur aussi. C'est une interprétation par un média qui pousse un caractère présent dans l'écriture, mais je pense que ce texte pourrait supporter d'autres médias et d'autres directions.

P. : Quels auteurs vous ont influencé ?

J.A. : Je ne me revendique de personne en particulier. C'est avec ma première pièce que j'ai fait des choix qui ont décidé de ma manière de travailler. A ce moment-là, j'étais plus influencé par la littérature américaine de roman que par la littérature, ce qui ne signifie pas que je n'aime pas le théâtre...

Jean-Pierre Ryngaert : La sociologie et l'anthropologie sont des sources d'inspiration pour vous ?

J.A. : Non, l'écriture dramatique et la sociologie sont deux démarches qui se nourrissent d'une certaine façon : qu'on soit auteur ou dans les arts vivants en général, c'est bien de réfléchir au monde car on a choisi de prendre la parole. Mais c'est une inspiration plutôt négative : la sociologie me donne envie de ne pas dire certaines choses. Elle me donne une acuité dans l'attention, un regard critique sur des postures idéologiques douteuses qui pourraient me traverser. Ça me permet d'éviter certains écueils... Classiquement, tout le monde a le même désir, mais ça m'aide à éviter les clichés de naturalisme, d'essentialisme etc... qu'on a assez naturellement.

P. : quelle est la signification du pistolet dans votre texte ?

J.A. : Généralement, je ne fonctionne pas trop au niveau du symbolique. Pour moi, ça ne signifie rien. Ce titre est finalement anecdotique. Je trouvais ce rapport technique, cette nomenclature assez amusante.

Entretien avec Adeline Picault, auteur de *Bobine et Mikado*

Vous êtes ce qu'on appelle une "jeune auteur(e)", mais vous avez déjà beaucoup publié et obtenu un certain nombre de "reconnaisances"... Pouvez-vous nous dire brièvement quel a été votre parcours ?

Je n'ai pas "parcouru" justement. Il me semble avoir regardé autour, c'est tout : regarder. J'espère qu'écrire n'est qu'une résonance à vivre. Pas cette quête de chercher à formuler ou de sauter des haies, juste un état des lieux. J'ai été à l'université, j'y retourne, puis en cours de théâtre et j'en donne maintenant. Cela me semble peu pour résumer. On est un kaléidoscope en soi.

C'est votre première Mousson, que représente pour vous ce festival ?

Je suis très heureuse d'y participer.

Vous écrivez des nouvelles, des poèmes et... du théâtre. Est-ce très différent ? Avez-vous un champ privilégié ?

L'acte d'écrire part de la même respiration. Je ne dissocie pas les champs. C'est de l'ordre du souffle : c'est le même endroit qui prend l'air quelle que soit l'aridité ou la géographie.

En matière de théâtre, avez-vous des goûts particuliers, des modèles ? Revendiquez-vous des influences ?

Des modèles en avalanche et aucun. C'est dangereux de se saisir de quelqu'un d'autre pour être. Mes goûts sont ce que je ne sais pas écrire. Souvent je m'émerveille de ce geste-là : mettre en mots. J'aime certains, je n'admire pas. Par ailleurs, je suis effrayée par la dérégulation du "dire", le théâtre quelle que soit sa voix, soutient ces mêmes cordes vocales. Nous nous influençons simplement parce que nous avons chacun notre note.

Que pouvez-vous nous dire de *Bobine et Mikado* ?

Ce texte s'est imposé avec ses prénoms. Je voulais cette femme entortillée sur elle-même et longue à découdre et cet homme élu entre mille morceaux de bois identiques. Un désir fou pour l'histoire d'une ficelle et d'un bâton, de leur ludisme et de leur enfance. C'est une pièce sur le triangle amoureux, je suis sans cesse ramenée par le théâtre à ces codes-ci, à ces choix, à cet "isocèle". Puis il y a aimer, tomber, aimer, tomber. Ce sont des phrases

qui m'ont traversé sans théoriser, c'est être quatre en soi le temps de l'écriture puis laisser les voix s'éteindre. Doucement. Pas mourir, mais se prolonger ailleurs, sur le plateau. De ce texte, je n'ai à dire que ce que j'en entends. C'est de l'ordinaire ramassé dans le temps. Peut-être tout ce qui se contredit dans un corps et dans un désir qui sonne en même temps. Ce sont des contraires additionnés et incarnés jusqu'à leurs lâchetés, jusqu'à "être petits", j'aime l'idée que cela déclenche des bourrasques dans un encrier.

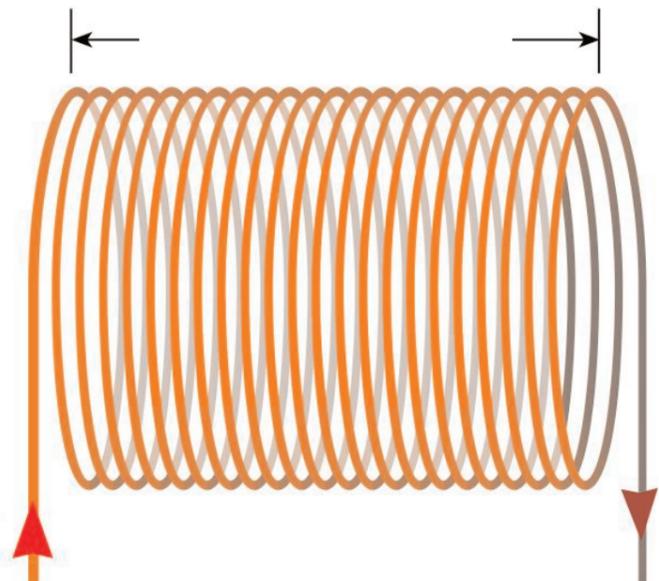
Comment vous imaginez-vous sa représentation ?

Je ne l'imagine pas. Je me remets sans filet à Eric Lehembre en qui j'ai une confiance absolue. Je me garde cette parcelle de ludisme : l'impatience d'être surprise. J'aspire à regarder un spectacle, à oublier que ce sont mes mots. Je ne peux que vous parler d'avidité, j'ai faim de "voir".

La lecture de votre texte sera présentée par un groupe d'amateurs, ce qui oblige d'une certaine façon à une adaptation du texte (notamment au niveau de la distribution). Cela vous inspire-t-il une réflexion ?

Je suis très curieuse de sentir ce texte dans les bouches de plusieurs acteurs "en germe". Cela me touche particulièrement, parce que les personnages sont en "naissance à eux-mêmes". L'éclosion de comédiens parallèlement à ces phrases est émouvante, est de toute façon cohérente. Par ailleurs, je suis passionnée par la possibilité de trébucher sur un plateau. J'aime où c'est incertain et où des sensibilités risquent : c'est l'essence du verbe "jouer". Le théâtre est cette roulette russe. C'est au nom de cet abandon mouvant que j'aime y vivre. C'est le lieu où se permettre l'excès de confiance et le doute absolu, c'est se rêver autrement. Je me sens chanceuse de rencontrer ce groupe pour défendre mon texte.

Entretien réalisé via Internet, malgré quelques péripéties informatiques, par Olivier Goetz et Jean-Édouard Hastings pour le *Temporairement contemporain*.



P. : De quoi êtes vous parti pour écrire la pièce ?

J.A. : Je suis parti de tout autre chose, ça s'est fait sur un temps assez long. Au départ, j'avais les cinq premières scènes qui n'ont presque pas bougé parce que la situation m'intéressait. Puis, je voulais travailler sur la sainteté, mais ça n'a pas porté. Du coup, je suis parti sur un huis clos, sur une relation d'une dame accueillant chez elle un mec qui écrit des choses dégueulasses. On en trouve encore des bouts dans *Sig Sauer* avec Josian. Mais cette piste n'a pas porté non plus. La structure s'est recomposée au fur et à mesure mais je ne travaille pas à partir d'une situation globale. Il n'y a pas de personnage qui préexiste, plutôt une accumulation de situations. C'est un travail qui se fait en puzzle. La globalité arrive avec des situations, des actions concrètes, des problématiques comme un enfant qui demande « comme elle fait l'amour maman »...

REACTIONS PREPAREES

CLARE FINBURGH

Jean, coureur, 15 ans, éclate son propre orteil à coups de marteau. Jacques Albert, auteur dramatique, un peu plus âgé, éclate les attentes du spectateur, auditeur ou lecteur, à coups de dérèglement et décentrement.

L'image idyllique de la campagne que pourraient avoir les touristes parisiens ou britanniques qui viennent prendre des photos des ours réintroduits est éclatée. Ici, aucune scène pastorale ne subsiste. C'est un paysage sordide où les habitants frôlent l'alcoolisme (la consommation du JB commence à 15 ans) ; le chômage (sauf gendarmes, aucun métier n'est représenté) ; le chantage ; l'ennui (les gendarmes sont obligés de se poursuivre, manque d'autre occupation). Gros-Sel résume tout : « ça va pas fort dans le coin ».

Et pourtant *Sig Sauer Pro* n'est pas du réalisme social sur l'état des communautés rurales. Jacques Albert ne dessine pas des personnages psychologiquement convaincants. Damien, au lieu de se lamenter de l'agonie de son grand-père, joue avec le cadavre, ouvrant et fermant ses yeux et sa bouche ; Jean, au lieu de faire le deuil de son père décédé dans un accident de voiture, fait un footing. Le manque d'émotion, qui dégingole souvent en humour très noir, mordant et morbide, élimine le repérage d'une réalité reconnaissable.

La qualité parfois « poétique » permet aussi à la pièce de transcender le réalisme. Pour ceux, comme moi, qui ne connaissaient pas le *Sig Sauer Pro*, marque suisse de pistolet, le titre de la pièce possède une certaine sonorité non lyrique, mais rythmique. Le texte contient de nombreux instants d'épaisseur sonore qui dissocient la parole du langage quotidien, par exemple « ah, c'est bon le canon ».

Si *Sig Sauer Pro* ne reflète pas la réalité de la campagne française, de quoi parle-t-elle ? Pour moi, elle parle surtout de la forme théâtrale. Elle ressemble, à première vue, à un feuilleton policier. Tous les ingrédients y sont : flingues, poursuites, chantage. Josian, l'un des policiers, est en train d'écrire un roman où, dit-il, « tu as envie de voir la suite, non ? ». Par contre, dans cette pièce, le récit linéaire et le suspense sont constamment brisés. Dans chaque scène, un mini-drame est présenté et immédiatement résolu, ce qui fait que le fil conducteur censé lier les épisodes est court-circuité.

Jacques Albert joue non seulement avec le genre narratif, mais aussi avec la mise en scène. On se demande par exemple « comment pourrait-on représenter une poursuite en voiture ou au théâtre ? »

Et je conclus en disant que le théâtre contemporain français, pour moi, se caractérise par ce défi qu'il pose aux metteurs en scène, alors que de mon côté de la Manche, les auteurs se compromettent souvent, en facilitant la tâche du metteur en scène.

PIERRE

DUPONT

Il y a des parisiens, beaucoup de parisiens. Ils viennent voir des ours, 3 générations d'ours, parce que les ours se sont reproduits. Ça se passe à la campagne, en France. C'est l'hiver. Il pleut. On entend des bruits du dehors. Il y a une vallée, un ours dans une vallée, on pense aux Pyrénées. Mais les ours sont partout, là-bas et ici, à Pont-à-Mousson. Il y a beaucoup de parisiens à Pont-à-Mousson, aussi. Ils ne sont pas tous vraiment parisiens, les théâtres de Pont-à-Mousson, mais le théâtre, en France, en été ou en hiver, est toujours un peu parisien, à Avignon, à Pont-à-Mousson, ou ailleurs. Il y a eu ce drame urside, ici, hier soir, les Parisiens écoutaient des ours, des ours qui disent que c'est chiant, tu fais chier, t'es con putain, t'es con merde putain, c'est pauvre, la langue est pauvre, c'est la langue urside, et c'est un peu dur pour un parisien de comprendre les nuances d'un t'es con et d'un t'es chiant ursides. C'est pauvre comme la pauvreté de l'ourse Kriss qui allume une bougie parce qu'EDF lui a coupé l'électricité. T'es con, il y a des cons partout, évidemment, le con de la mère, la mère-putain, celle qui va se faire cogner, celle qui a copulé avec l'ours Gros-Sel, peut-être. Et les questions du petit ours Jean-Jean qui veut savoir si sa mère fait bien l'amour, et puis l'ours-Josian qui lit un bout de roman, un bout ou quelqu'un baise une pute avant de la tuer, et il crache, et il y a du sang qui fait blop blop. Un roman, un roman pornographique, les ours ne se rencontrent pas à l'opéra, c'était un mensonge, l'ourse Kriss n'a pas rencontré l'ours Damien à l'opéra, c'est un mensonge.

On tire beaucoup. On tire des coups comme on boit des coups. Le Sig Sauer Pro, le grand-père ours qui se tire une balle, l'ours François qui branle le canon de l'arme Josia, la détonation, le cri, la jouissance, l'ours Damien dit qu'il faut boire la bouteille de JB au goulot parce que c'est la fête, et l'ours Damien encore, qui ne veut pas offrir une bouteille de JB à l'ours Gros-Sel, il dit : on la vide et on pisse dedans c'est pareil. Et puis, les béliers noirs, le poil dur et les couilles au vent ?

Parfois aussi, on s'embrasse, entre ours, ou en embrasse un poulet, ou on mord, ou on lèche un autre ours qui vient d'avouer un meurtre ?

Il y a les dépouilles, le chien dépecé, le corps de l'ours François : l'ours Josian oblige l'ourse Denise à le regarder. « Parce qu'il faut regarder attentivement, les courses, c'est l'ourse Kriss qui le dit : c'est ça, les courses, il faut regarder attentivement ». Il faut regarder attentivement quand l'ours Damien glisse « un clope » entre les lèvres de son grand-père, regarder attentivement les coups de marteau sur les orteils du petit ours Jean-Jean.

Le grand-père regarde attentivement les lignes de la main de l'ours Damien, toutes ces choses, le passé, l'avenir. Il est attentif le grand-père. L'ours Damien a dit « grand-père est mort », et le grand-père se tire une balle. Les mains qui tiennent la bouteille, les mains qui enfoncent le couteau de boucher dans la gorge de la pute, avec ses mains, l'ours Damien dit qu'il guérit, son grand-père, son beau-fils, il impose les mains. Et le pied, finalement, se répare, l'ourse Kriss dit « Tu veux du JB, prends du JB mon fils, maman est riche », dans sa langue urside, toujours, elle est riche, elle est nue devant son fils, et le ronron familial urside garde ses zones d'ombre, dans une valles, en France, bien loin de nous.

TIANA STAMENKOVIC

Hier, il n'y avait que des bouts de scène qui étaient jouées devant nous. C'est comme lorsqu'on écoute

une pièce radiophonique... On ne saisit pas tout.

Il en est de même avec le fait divers. On ne peut jamais apprendre l'histoire complète. On le lit sans être concerné.

A qui et de qui parle *Sig Sauer Pro* ? Quelle est la morale d'un fait divers ?

Les personnages de la pièce, eux, semblent bien en avoir une.

« C'est interdit » disent-ils à plusieurs reprises. Sinon, ils le feraient, et ce, à coups de hachoir.

« C'est interdit ». ça paraît simple. Comme la différence entre le Bien et le Mal.

Mais tout est simple dans notre village ? Le cadre un peu surnaturel peut être accepté simplement aussi. De la même manière qu'on accepte le fait divers. Si on entre tous dans le village de Dam, Jean-Jean, et Kriss comme on entre dans le Parc Astérix, on trouve tout logique. Qui est le père de qui ?

Le grand-père est-il mort ?

Pour nous faire croire qu'il y a pleins de villages comme ça en France, vous jouez avec les stéréotypes. Le fait divers devient un stéréotype aussi.

C'est peut-être trop simple, trop invraisemblable. C'est cette simplicité soulignée des personnes s'opposant à la perversité de leurs actes qui nous rappelle un Disneyland à l'envers.

Bien qu'amusant et drôle (car on rit dans votre pièce), ce thème a beaucoup été traité.

Vous rappelez-vous de *Blue Velvet* de David Lynch ? Une petite ville, repliée sur elle-même où se passent des choses horribles. Et on peut citer beaucoup d'autres exemples.

Toutefois, on lit dans les journaux ces jours-ci que les « parcs d'attractions ne souffrent pas de la morosité touristique ». Il y en a qui aiment...

REACTIONS SPONTANÉES

CORINNE

Hier soir, j'étais tout au fond, je ne voyais rien, ça me permettait d'imaginer les sons, de me représenter ce petit village, cet endroit de campagne, j'ai réussi à être complètement dedans...

JUSTINE

Je suis parisienne aussi, j'ai écouté l'émission de France culture en direct, ce que j'ai entendu ne m'a pas donné envie. Mais j'ai été très heureusement surprise de la lecture. J'aime être perdue dans vos personnages, ne plus savoir qui est le père de qui. Contrairement à la campagne pour beaucoup, je n'imagine pas de lieu à votre pièce, et c'est pourquoi je la vois plus théâtrale que scénaristique, je ne l'imagine pas du tout filmée.

FREDDY

Je trouve ça très réaliste, un monde urbain travaillé par les fondamentaux : la famille bancale, le sexe la violence. Reste la chrétienté et le comique. Quelque part, ils rient assez. J'ai adoré le chantage et les mobiles du chantage (il faut que tu payes alors autant que tu me payes à moi). C'est un raisonnement absurde mais pour moi ce sont des raisonnements qu'on peut entendre dans pas mal d'endroits.

VERONICA

C'est sordide mais amusant. Je trouve dommage que les didascalies initiales n'aient pas été lues car elles sont amusantes : on y précise que Damien est un entraîneur frustré...